

## L'aspect pédagogique et rhétorique des histoires adventices dans le roman de Prévost

Dès la naissance de la littérature mœurs et fiction se trouvent étroitement liées. Au siècle des Lumières, l'entrecroisement du discours sur la morale et du discours littéraire devient un phénomène de plus en plus fréquent. Il n'est pas étonnant qu'en tant que romancier du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Prévost s'attache à cette considération moralisante, même si la prise de position véhiculée par ses romans demeure souvent équivoque, voire provocatrice<sup>1</sup>. Dans cette étude, nous tenterons d'abord de présenter l'origine de l'importance accrue de la moralité dans la pensée de Prévost. Ce faisant, nous nous concentrerons sur le rôle des histoires insérées dans l'intrigue principale du premier roman de Prévost intitulé les *Mémoires d'un homme de qualité* (1728–1731). Ensuite nous tiendrons à retrouver le côté rhétorique de ces intercalations afin d'éclaircir le procédé par lequel l'ensemble de ces éléments apparemment disparates devient composante intégrante de l'histoire principale elle-même.

Cette propriété des histoires auxiliaires de faire partie de la totalité de l'œuvre romanesque s'appuie sur une finalité faisant appel à l'intention primordiale du roman, à savoir que le récit de Prévost vise, avant tout, à instruire son public : « pour le plaisir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le [le marquis de Rosemont] fit tomber »<sup>2</sup>. Chez le romancier, ce projet utilitaire remonte directement à l'ouvrage majeur de Fénelon, les *Aventures de Télémaque* (1699), qui va influencer, comme le montre le travail de Robert Grandroute<sup>3</sup>, tout le siècle des Lumières jusqu'à Rousseau. Se plaçant dans la lignée de la tradition de l'épopée antique et se rattachant au roman héroïque, ce roman à visée pédagogique de Fénelon adopte le mode romanesque de promener

---

<sup>1</sup> Cf. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* (1731). Il est aussi remarquable la vignette en frontispice de l'édition de 1753 de *Manon Lescaut*, gravée par Pasquier : Tiberge prend l'allure de Mentor, des Grieux est représenté en tant que Télémaque, alors que Manon y apparaît comme l'allégorie de l'amour profane, incarnée par la nymphe Eucharis. Sur le sujet voir PICARD, René, « Le sens allégorique de *Manon Lescaut* », *Cahiers Prévost d'Exiles*, 1982, p. 119–123.

<sup>2</sup> PREVOST D'EXILES, Antoine-François, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* (abr.év. MHQ), t. III (1728–31), texte établi et commenté par Jean Sgard et Pierre Berthiaume, in *Œuvres de Prévost*, t. I, sous la dir. de Jean Sgard, Grenoble, PUG, 1978, p. 120.

<sup>3</sup> GRANDROUTE, Robert, *Le roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Genève–Paris, Slatkine, 1985.

le héros dans un voyage « éducatif »<sup>4</sup>. L'itinéraire s'y fait essentiellement dans le but de former et d'instruire le disciple à travers de nombreuses épreuves et péripéties.

Le roman pédagogique acquiert sa spécificité générique par le fait que la relation didactique – d'ailleurs constitutif omniprésent du roman dix-huitiémiste qui se rapporte au précepte horatien de plaire et d'instruire<sup>5</sup> – est inscrite à l'intérieur de la fiction elle-même. Autrement dit, l'intention didactique du romancier de former le lecteur s'y trouve doublée par la mise en récit de cette activité éducative grâce à la représentation romanesque du couple maître-élève. En effet, dans le roman pédagogique, le personnage du Mentor se charge de délivrer un enseignement, avant tout moral, à un disciple qui se présente également comme personnage du roman.

Cet aspect éducatif du genre romanesque se nourrit du progrès de la réflexion philosophique<sup>6</sup> : l'importance de l'éducation reçoit un élan considérable grâce à la pensée empiriste qui postule l'acquis des connaissances à partir d'un travail expérimental. Dans *An Essay Concerning Human Understanding* (1690) Locke refuse la théorie cartésienne des idées innées et opte pour une méthode sensualiste de l'expérience et de l'observation directes pour accéder à la connaissance. Ainsi est accordée une place privilégiée à l'éducation elle-même dans la formation intellectuelle et morale des jeunes. C'est également Locke qui propose dans son traité sur l'*Éducation* (1693) le voyage comme instrument d'exploration des connaissances par le biais de la vie elle-même.

De même que le *Télémaque*, le premier roman de Prévost repose sur une structure pédagogique : le héros Renoncour et son pupille, le marquis de Rosemont, s'intruisent moralement par la vie elle-même, par la difficulté et l'expérience directe qu'ils rencontrent pendant le voyage. Les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* portent en elles-mêmes plusieurs caractéristiques empruntées à son ancêtre, le *Télémaque*<sup>7</sup>. Cette volonté d'imiter le roman de Fénelon est affichée directement dans le corps du roman prévostien. En faisant l'inventaire de ses lectures inspiratrices, Renoncour place à côté des *Caractères* de La Bruyère et des tragédies raciniennes, l'ouvrage de Fénelon. A son tour, Renoncour lui-même devient précepteur auprès de Selima quand il lui fait la lecture de l'ouvrage fénelonien et se charge d'en faire la traduction en langue turque. De plus, il semble

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 56–57.

<sup>5</sup> A vrai dire, R. Granderoute note que déjà *Gargantua* de Rabelais et les *Essais* de Montaigne prennent « un ton résolument éducatif ». *Ibid.*, p. 11.

<sup>6</sup> A ce sujet voir la présentation de R. Granderoute : *Ibid.*, p. 12–14.

<sup>7</sup> Pour une présentation plus détaillée de la parenté littéraire entre Fénelon et Prévost nous renvoyons à SGARD, Jean, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968, surtout p. 83–91 et l'ensemble du chapitre sur Prévost in GRANDEROUTE, *Op. cit.*, p. 393–475.

que l'enseignement dispensé par le *Télémaque* s'avère utile et fructueux même pour le personnage du roman de Prévost :

Je fus enchanté de la morale que cet illustre prélat met dans la bouche de Thérmosiris et de Mentor qui était esclave de son côté, et de l'impression que leurs discours, pleins de vérité et de sagesse, faisaient sur le cœur du jeune Télémaque. Elles en firent aussi sur le mien ; et si la fortune me réduisait aux mêmes abaissements, je résolus d'imiter sa conduite<sup>8</sup>.

Cette sorte de stratégie pédagogique fondée sur la force de l'exemple s'opère non seulement dans le rapport du récit prévostien avec le récit de Fénelon mais elle peut agir même à l'intérieur des *Mémoires*. En effet, les jeunes héros des romans de Prévost tout aussi bien que Télémaque de Fénelon mûrissent, d'une part, à travers leur propre douleur éprouvée ; et d'autre part, ils s'emparent de la sagesse grâce aux exposés moraux donnés par leurs maîtres savants.

Pourtant, les années trente, avec l'apparition des *Mémoires* de Prévost, marquent un tournant capital dans l'histoire du roman pédagogique : le romancier arrive à renouveler le genre en se détachant de la coloration nettement politique du *Télémaque*. Alors que l'élève princier du roman de Fénelon recevait les leçons politiques pour pouvoir ensuite tenir lieu du parfait souverain de l'Ithaque, l'objet de formation dans le roman prévostien n'est plus le futur roi, mais simplement l'homme de qualité. Par conséquent, augmente l'importance du rôle formateur de l'expérience personnelle<sup>9</sup> que l'ouvrage fénelonien ne négligeait pas non plus, mais le complétait pourtant du discours magistral. Cette approche novatrice du projet pédagogique se manifeste également dans l'apport des histoires insérées à la matière instructive, dont l'étude semble être négligée – un peu injustement – par l'ouvrage de Granderoute.

Dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en tant que Mentor du marquis de Rosemont, Renoncour évite de faire la morale sévère quand son élève succombe aux passions du jeu de cartes : « C'est ainsi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité<sup>10</sup>. » Soutenue par les acquis de la philosophie empiriste, l'intimité avec l'expérience vécue est donc désormais revalorisée au détriment d'une sécheresse de pédanterie fastidieuse.

Pourtant, ce n'est qu'à partir du livre sixième que les *Mémoires* prennent l'allure d'un roman d'éducation proprement dit. Auparavant, le personnage principal Renoncour errait sans cesse sur les voies de l'Europe, mais en réalité, cet itinéraire dépendait du bon vouloir du sort et se libérait d'un principe pédagogique lié

---

<sup>8</sup> PREVOST, *MHQ*, II, p. 63.

<sup>9</sup> Cf. FENELON, François de Salignac de La Mothe, *Les Aventures de Télémaque* (1699), introduction par Jeanne-Lydie Goré, Paris, Garnier, 1987, p. 408–518.

<sup>10</sup> PREVOST, *MHQ*, V, p. 262.

au « Grand Tour » dont l'exercice était en vogue à l'époque<sup>11</sup>. Par contre, la partie romanesque relatant le voyage du marquis de Rosemont se promet de prendre davantage la forme d'un voyage de formation : ayant accumulé un faisceau d'expériences personnelles, Renoncour se sent désormais capable de se placer dans le rôle du Mentor et accepte la commission d'accompagner le marquis pendant son voyage en Europe dans le cadre de ce « *Télémaque* moderne »<sup>12</sup>. A leur départ, l'homme de qualité délimite le but de cette pérégrination européenne en se détournant de l'habitude des voyages d'agrément :

Je voulais que nos voyages servissent à former le marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différents pays, et de voir un grand nombre de villes ; mais quand on se borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire est de pouvoir raconter ce qu'on a vu [...] Mon dessein était qu'il apprît à connaître les hommes, en s'inspirant lui-même dans leur commerce<sup>13</sup>.

Ayant ainsi refusé d'écrire une relation de voyage<sup>14</sup>, le narrateur à la première personne se fixe un programme utilitaire qui correspond parfaitement au projet pédagogique. Considérer le voyage comme outil de formation est d'autant plus légitime qu'il permet la vie commune et le contact perpétuel avec les autres.

<sup>11</sup> Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, à la suite de Locke, le voyage devient délibérément formateur et initiatique. Au siècle des Lumières, cette pratique d'éduquer les jeunes aristocrates en les promenant dans les pays européens se répand de l'Angleterre sur le continent et devient presque obligatoire. Voir, entre autres, BOURGUET, Marie-Noël, art. « Voyages et voyageurs », in DELON, Michel (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1092–1093 et GRANDEROUTE, *Op. cit.*, p. 27–28.

<sup>12</sup> A vrai dire, il est frappant que l'image originelle d'un homme de qualité passionné cède la place, au début du tome III des *Mémoires*, à la figure d'un maître calme, plein de sagesse. Ce changement significatif semble être préparé par toute une série d'histoires rajoutées susceptible d'apporter un perfectionnement aux lacunes structurales et psychologiques de l'intrigue matrice. Voir à ce sujet FRANCIS, Richard Andrews, « The additional tales in the 1756 edition of Prévost's *Mémoires d'un homme de qualité* : technique and function », *French Studies*, n° 32, 1978, p. 408–419.

<sup>13</sup> PREVOST, *MHQ*, III, p. 124–125.

<sup>14</sup> Le futur traducteur-auteur de l'*Histoire Générale des Voyages* (1746–59) s'en défend à plusieurs reprises dans le roman : « ces descriptions seraient ennuyeuses, et par conséquent peu convenables à ces mémoires. Je n'ai pas même dessein d'entrer dans le détail de toutes les villes que nous visiterons. Il pourrait faire la matière d'un ouvrage particulier, si le peu de temps qui me reste à vivre me permet de l'entreprendre. » *Ibid.*, V, p. 263. « Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact [...] Le lecteur s'aperçoit bien que j'ometts, à dessein, les remarques que nous fimes dans toutes les villes que je viens de nommer. Elles ne satisferaient que les antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelque étonnement de ce qu'un pays si agréable, et si rempli de choses curieuses, est négligé des voyageurs. » *Ibid.*, p. 265 et 266.

Dans le roman de Prévost, il s'agit avant tout d'une éducation sentimentale. Agé de dix-huit ans, le disciple Rosemont est sensible aux passions que son maître Renoncour lui reconnaît dès la première conversation : « malgré l'air de douceur qui paraissait dans ses yeux et et sur son visage, il avait les passions fort vives et que s'il aimait la liberté, c'était pour les satisfaire »<sup>15</sup>. Il est alors laissé à l'élève de goûter progressivement toutes les étapes de l'amour. Il est flatté d'abord par l'insistance d'une hôtesse d'auberge espagnole qui lui propose ses charmes. « Cette aventure des plus plaisantes »<sup>16</sup> lui donne l'occasion de méditer, en compagnie de son maître, sur l'excès que peut prendre la passion. Malgré son renoncement à un tel désordre, il tombe immédiatement amoureux de Diana Velez dont même la mort tragique ne peut le guérir de sa maladie amoureuse. Pourtant, le mémorialiste note que « [l']aventure de Madrid ne lui avait pas été inutile. Non seulement elle avait servi à fortifier désormais son cœur contre les surprises de l'amour, mais elle semblait lui avoir donné, en peu de temps, une expérience qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le secours des années<sup>17</sup>. » C'est ainsi donc que, dans la lignée lockienne, le pupille de Renoncour s'endurcit sous le fardeau de la vie elle-même.

Pourtant, l'évolution sentimentale s'effectue non seulement par la série d'épreuves douloureuses appartenant au héros, mais elle s'accomplit aussi par le biais de l'exemple d'autrui. Autrement dit, l'histoire principale contenant les aventures personnelles des héros se trouve constamment interrompue par des récits accessoires relatant les erreurs de jeunesse des personnes croisées chemin faisant. Il est à noter que cet emploi de l'histoire insérée se trouve mis en avant par le récit lui-même afin d'attribuer à celui-ci une fonction d'illustration. Au terme d'une leçon morale sur la force des passions, Renoncour, en parfait pédagogue, recourt à l'insertion d'exemples concrets pour garantir la vérité de son oraison :

...c'est que les passions déréglées se fortifiant plus vite qu'on ne peut se l'imaginer, il devient presque impossible de les vaincre, lors même qu'on aperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de là occasion de raconter au marquis quelques histoires qui pouvaient servir à confirmer mon discours<sup>18</sup>.

Pourtant, dans ce cas-là, la composition écrite de ces histoires intercalées persuadant de l'authenticité du discours magistral manque d'apparaître : à vrai dire, l'homme de qualité ne donne qu'un résumé abrégé de leur contenu. Cette mention allusive des histoires secondes sert plutôt à relever leur fonction élémentaire

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, II, p. 119.

<sup>16</sup> *Ibid.*, III, p. 120.

<sup>17</sup> *Ibid.*, IV, p. 190.

<sup>18</sup> *Ibid.*, III, p. 122.

de preuve. En fin de compte, elles se révèlent demeurer « paroles perdues »<sup>19</sup> dont l'économie témoigne d'un choix arbitraire dans le champ des possibles narratifs que le roman aurait pu embrasser.

Néanmoins, cette lacune de l'histoire exemplaire au terme d'une éducation verbale n'est pas la règle générale dans le roman prévostien. Quand Renoncour médite sur l'un des thèmes majeurs des *Mémoires*, notamment sur l'importance de la fermeté dans la passion de l'amour, il entreprend quelques lignes plus bas la narration des aventures amoureuses d'un certain Monsieur C.I. Cet homme éprouve une admiration fervente envers une demoiselle flamande, Mlle de V... . Pourtant, la jeune fille languit pour un autre qui l'abandonne bientôt. Ce Monsieur C.I. n'hésite pas alors à renouer ses engagements que Mlle de V... accepte volontiers malgré la proposition d'un nouveau prétendant fortuné. Le discours qui clôt cette insertion résume la moralité que le maître peut tirer des événements relatés et semble faire écho au sermon prononcé plus haut sur la fidélité amoureuse : « Exemple de constance d'une nature extraordinaire, et qui méritait bien le peu que j'en ai rapporté<sup>20</sup>. »

Cette manière d'enchaînement de théorie morale et « sa mise en pratique insérée » semble également fonctionner dans l'ordre inverse. Ayant fini d'écouter le récit inséré de dom Porterra, Renoncour interroge son protégé, le marquis de Rosemont, sur son avis et ainsi il s'établit un dialogue entre maître-élève susceptible de constituer une moralité finale au récit édifiant. Dans l'histoire, dom Porterra est décrit comme quelqu'un de caractère jaloux et agissant sous l'impulsion de la colère mais qui – par la grandeur de son âme – se montre capable de pardonner une faute fatale. L'histoire insérée présentant l'impétuosité du cœur humain offre l'occasion au Mentor d'en faire un commentaire et s'en servir à des fins éducatives :

Notre cœur, ajoutai-je, est une espèce de théâtre, où toutes les passions représentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien et le mal, parce qu'il est de sa nature de former toujours des désirs [...] Ainsi l'homme qui s'accoutume à céder sans résistance aux premières impressions, est capable successivement de l'excès du mal et du bien [...] Défiez-vous d'un honnête homme qui l'est sans principe et sans réflexions<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> L'expression est empruntée à M. Escola qui explore dans un article l'esthétique des récits insérés abandonnés dans le roman de Lesage. Voir ESCOLA, Marc, « Récits perdus à Santillane », in *D'une gaieté ingénieuse : " L'histoire de Gil Blas ", roman de Lesage*, études réunies par Béatrice Didier et Jean-Paul Sermain, Louvain-Paris, Peeters, 2004, p. 263-279.

<sup>20</sup> PREVOST, *MHQ*, III, p. 135.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 130.

Cette harangue morale est destinée à soutenir sur le plan théorique l'idée du principe des actions humaines fondées sur la passion. De surcroît, la leçon se promet efficace car « cette histoire avait plu au marquis »<sup>22</sup>. De plus, en tant que précepteur sévère, Renoncour charge le marquis de donner forme à l'écrit au contenu de cette histoire intéressante pour l'exercer en stylistique et pour graver la prédication dans sa mémoire. Cette activité d'écriture de l'histoire insérée souligne peut-être la nécessité de composition réfléchie de toute histoire (insérée), ce qui avertit le lecteur du décalage qui existe entre les mots prononcés dans la situation d'autrefois et les discours sujets de lecture.

Pourtant, au fur et à mesure que le récit avance, le rôle du Mentor se trouve diminué et il est laissé à l'élève d'agir librement selon sa raison<sup>23</sup> :

Je vous laisse à vous-même ; c'est-à-dire que vous ne devez plus attendre, pour agir, que je vous prévienne par mes conseils ; je me réserve seulement de vous faire apercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions seront de vous : je ne vous accompagnerai plus que pour en être le spectateur, et s'il est besoin, pour en être quelquefois le critique<sup>24</sup>.

Au-delà d'une conduite exemplaire enfermée dans l'histoire insérée, le cas échéant, l'histoire adventice peut constituer un échantillon de comportements à éviter pour l'homme qui s'instruit par l'expérience d'autrui ainsi que de soi-même. Ainsi en est-il pour l'histoire seconde de la demoiselle enceinte qui se trouve emboîtée à l'intérieur de l'histoire du marquis de Rosambert. Rosambert narrataire entretient un rapport affectif avec l'histoire qu'il est en train d'écouter et qu'il doit ensuite narrer lui-même, il indique les sentiments que provoque en lui un tel épisode :

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié et d'admiration [...] Cette funeste aventure fit sur moi des impressions terribles. Elle servit surtout à me dégoûter du commerce des femmes ; et je résolu d'y renoncer entièrement<sup>25</sup>.

Nous observons que l'histoire de la demoiselle séduite exerce une influence persuasive sur le narrataire. Ainsi, les interventions directes du narrateur à l'égard de l'histoire prennent la forme plus didactique d'un commentaire moral.

D'une manière analogue, Renoncour se trouve mêlé à une débauche grivoise pendant son séjour en Allemagne. Cette orgie enivrante des Allemands le douche carrément et l'homme de qualité entame la leçon morale lui-même : « Je formai intérieurement la sincère résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> Cette manière de confier le héros à ses propres expériences sera revalorisée dans le *Cleveland, le philosophe anglais*.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>25</sup> *Ibid.*, I, p. 42.

débauches, et je dois à ce spectacle la sobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis<sup>26</sup>. » Il se révèle donc qu'un mauvais exemple peut également avoir une influence éducative sur le personnage témoin.

Jusqu'ici nous avons été témoin du bénéfique que l'histoire insérée pouvait apporter à son auditeur, par exemple Rosambert. Même si le récit de la demoiselle inconnue se trouvait exempt de toute intention rhétorique, l'exemple d'une mauvaise conduite avait pour résultat un effet persuasif. Cependant, dans les romans de Prévost, il existe des histoires adventices qui s'inscrivent délibérément dans une stratégie de persuasion. L'interaction entre les deux plans narratifs se veut d'être couronnée, pour ainsi dire, par une résolution explicite de vouloir agir sur le personnage du récit premier qui devient temporairement narrataire du récit intercalé, ce qui entraînerait nécessairement une modification dans le déroulement de l'intrigue principale. Ces insertions à fonction persuasive relèvent de l'action traditionnelle de la rhétorique, à savoir que le discours rhétorique vise, avant tout, à faire changer l'attitude de son auditeur<sup>27</sup>.

Pour illustrer le propos qui vient d'être dit, relevons un exemple où ce désir de fléchir l'autre est mis en valeur. Dans les *Mémoires*, l'histoire seconde d'un certain Peretti fait partie d'une action de persuasion. L'insertion de ses aventures trouve sa place juste après la période du deuil ostentatoire où en pleurant Selima, Renoncour s'abandonne au désespoir. Pourtant, ce n'est pas le héros qui donne la présentation de ses propres malheurs, mais c'est un narrateur hétérodiégétique, appelé Sachetti, qui relate l'aventure à la troisième personne : « Un ecclésiastique d'un rang distingué, me raconta un jour l'histoire suivante, à cause du rapport qu'elle avait avec la mienne »<sup>28</sup>. C'est donc par une évidence d'analogie thématique que l'exposé de l'histoire adventice est lancé. Comme dans le cas du contenu de l'histoire matrice, le rêve d'un amour parfait s'éclipse à cause de la mort de l'amante juste au moment où Peretti et sa femme consacrent leur noce par la religion. Ce sont alors les mêmes mouvements de douleur dont souffrait l'homme de qualité et qui trouvent un écho répétitif dans le deuil orgueilleux de Peretti. Le thème de la mort prématurée semble revenir sans cesse dans l'œuvre de Prévost, et hante même les voies apparemment supplémentaires du roman. C'est, en effet, sur cette équivalence thématique que le narrateur secondaire fondera son argumentation : « M. Sachetti, qui me rapporta cette histoire, en prit occasion

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>27</sup> C'est par ce fonctionnalisme que Balthasar Gibert définit la rhétorique en 1730 : « la rhétorique est l'art de trouver sur un sujet tout ce qui est capable de persuader, ou l'art de faire un discours qui soit propre à persuader. » Cité par SERMAIN, Jean-Paul, « Le code du bon goût », in *L'Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450–1950*, sous la dir. de Marc Fumaroli, Paris, PUF, 1999, p. 884.

<sup>28</sup> PREVOST, *MHQ*, II, p. 100.



de m'exciter à prendre le parti de l'Église, pour me remettre, disait-il, de mes longues agitations par une vie douce et tranquille<sup>29</sup>. » Pourtant, ses essais de persuasion se heurtent à la résistance de l'homme de qualité qui « n'étais point en état de goûter ce conseil »<sup>30</sup>.

Quels sont pourtant les moyens par lesquels l'orateur s'efforce de modifier la pensée de son destinataire ? Dans son étude *Rhétorique et roman*, Jean-Paul Sermain montre que l'efficacité de la persuasion romanesque repose sur une conception particulière de la rhétorique. Il s'agit en effet d'une nouvelle rhétorique qui – parmi les trois buts traditionnels de l'art de persuader – met l'accent sur le principe de toucher au détriment de celui d'instruire et de plaire<sup>31</sup>. Cette rhétorique fondée désormais sur les passions trouve un écho dans les romans de Prévost.

Le procédé rhétorique consistant à susciter l'émotion par l'objet représenté, par un contenu capable de mettre l'auditeur dans une disposition affective est alimenté par l'exigence d'un auditeur compatissant. Cette stratégie persuasive fondée sur l'émotion du narrataire apparaît déjà au niveau du récit premier qui est adressé, nous l'avons vu, à un lecteur dont l'image idéale est construite par le récit lui-même. L'interpellation de ce lecteur imaginé devient régulière au seuil des moments de crise. Il en est ainsi au début de la relation de l'agonie poignante de Selima : « Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité soit troublée, même par la compassion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des soupirs et des pleurs à leur offrir<sup>32</sup>. » Se discerne ainsi l'image d'un lecteur émotif, doué de sensibilité à laquelle correspond automatiquement la figure d'un narrateur qui se définit par ses sentiments. Cette aristocratie du sentiment – « quand on a le cœur formé d'une certaine façon »<sup>33</sup> – se trouve réservée, pourtant, à une élite composée des membres de la haute société.

De même, l'histoire insérée semble répéter cette situation de communication initiale : narrateur et narrataire se situant au deuxième niveau partagent obliga-

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Cette éloquence « naturelle » s'oppose à la rhétorique traditionnelle des *bienscéances* qui traverse une crise à l'époque où le roman s'affranchit également des contraintes classiques. La stratégie de persuasion où le rhéteur, en s'adaptant aux caractères de l'auditeur, sait tirer profit des préjugés et des lieux communs de la société est mise en doute par la critique systématique des valeurs sociales, idéologiques et politiques qui la justifiaient auparavant. SERMAIN, Jean-Paul, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728–1742)*, SVEC, n° 233, 1985, Oxford, Voltaire Foundation, p. 14–22.

<sup>32</sup> PREVOST, *MHQ*, II, p. 96.

<sup>33</sup> *Ibid.*, I, p. 13.

toirement cette disposition de l'âme à la sensibilité. Ceux qui nous offrent leurs récits insérés, sont issus, dans la plupart des cas, de familles de distinction : ce sont des ducs, des marquis, des hommes illustres de la maison\*\*\* qui ouvrent leur cœur devant Renoncour. Ainsi se forme l'alliance secrète de « franc-maçonnerie »<sup>34</sup> entre les personnes solidaires des malheurs des uns et des autres. De plus, de nombreux énoncés d'introduction aux histoires secondes rappellent cette émotivité commune du narrateur avec l'auditeur, mais l'occurrence qui y insiste peut-être le plus dans les *Mémoires* est celle de l'histoire de dom M, le prince du Portugal :

Je [le prince du Portugal] vois bien, reprit-il, que ce n'est pas le hasard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'est une consolation que le ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos aventures, et je vous promets de vous faire aussi le récit du malheureux événement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le marquis et dom Tellès, en nous écoutant, pourront s'affliger par compassion, car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement [...] et vous pourrez tirer de lui autant de consolation que de moi, s'il est vrai qu'il s'en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des malheureux [...] Lorsque nous eûmes achevé de souper, le prince nous remit sur nos malheurs. La nuit est longue, nous dit-il, et nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns. Je veux soulager mon cœur, en vous faisant le récit de mes peines ; vous me ferez ensuite celui des vôtres. Tout est si glorieux pour dom M... dans cette relation que je ne fais pas difficulté de l'insérer ici comme un morceau d'histoire qui ne saurait manquer d'être bien reçu du public<sup>35</sup>.

De ce long passage il ressort que l'enchaînement d'insertions est dû à une promesse réciproque de récits par les membres illustres de la compagnie. La prise de parole constitue pour le conteur sensible une vertu psycho-thérapeutique : par l'effet de soulagement qu'assure la narration de l'histoire de sa propre vie, les souffrances du narrateur se trouvent dissipées, ou du moins, apaisées. Cette réminiscence de chagrins s'accompagne – paradoxalement – d'une volupté de malheurs. A l'évidence, en racontant sa vie personnelle, le narrateur de l'histoire insérée n'a pas l'intention de surpasser ses douleurs, mais d'en prendre plaisir en les revivant et en éveillant la compassion de ses auditeurs. Cette volonté d'éterniser la souffrance par l'intercalation du récit paraît emprunter à la poétique prévoستienne de l'acte autobiographique, affichée en tête du récit premier : « je n'écris mes malheurs que pour ma propre satisfaction [...] C'est un soulagement que je ne puis refuser à ma douleur, et que je prie le lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage ». En réalité, le mémorialiste finit par idolâtrer sa propre souffrance en recommençant toujours une interminable confession.

<sup>34</sup> FRANCIS, Richard Andrew, *The first person narrator in the novels of the abbé Prévost*, SVEC, n° 306, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 13.

<sup>35</sup> PREVOST, *MHQ*, IV, p. 198 et p. 199.

Pourtant, vu l'échec des deux insertions persuasives, une question se pose, à savoir : qu'est-ce qui justifierait la coupure de l'histoire principale par des événements accessoires ? En réalité, le romancier aurait pu renoncer à cette augmentation de la trame romanesque car les histoires adventices – hormis une ressemblance dans leur sujet – n'apportent rien au développement de l'histoire matrice. Leur suppression pourrait alors se faire aisément sans nuire à l'issue événementielle du roman.

Leur présence paraît légitimée non pas par une relation de cause à effet entre histoire insérée et histoire principale, mais relève d'un ordre esthétique lié à la rhétorique émotive. Au lieu de la justifier par son utilité ou sa moralité, la parole est permise pour mettre en scène la condition essentielle de l'homme. Car le personnage prévostien est celui qui vit pour les sentiments et par ses sentiments. On a vu que le dessein primordial de l'acte narratif qui adopte une finalité rhétorique consiste à remuer la sensibilité de l'auditeur et à élever ainsi l'âme à sa grandeur. C'est par cette expérience émotionnelle que se révèle l'existence authentique des personnages prévostiens. Ainsi, les valeurs esthétiques pertinentes des récits insérés tout aussi bien que celles du récit insérant permettent au personnage-narrataire, et en fin de compte, au lecteur réel de prendre conscience de lui-même. Car, en effet, chez Prévost, la jouissance du récit consiste à mettre en scène la capacité à sentir par la sensation du sentiment lui-même<sup>36</sup>. Peut-être l'échec de la persuasion de ces récits insérés s'explique-t-il par cette nouvelle rhétorique qui se contente de toucher l'affectivité au dépens d'un pragmatisme actantiel qui serait de modifier la prise de position de l'auditeur<sup>37</sup>. L'insertion se fait donc dans le but de donner terrain à ce désir de parole et d'en multiplier la jouissance.

Ainsi arrivés au seuil de notre conclusion, résumons notre parcours. Nous avons vu que dans le roman de Prévost la pratique d'insertion d'histoire est étroitement liée à la conception pédagogique de l'œuvre romanesque : tantôt l'exemple relevé y sert à instruire le narrateur lui-même, tantôt c'est le personnage précepteur qui en use, d'une manière ou d'une autre, pour édifier son élève. L'enseignement se fait au moyen d'un exemple coïncidant avec l'histoire intercalée susceptible de remplacer l'argument direct adressé au disciple. Ainsi, l'histoire insérée devient apte à multiplier et à diversifier les aventures que le héros affronte au cours de son voyage initiatique. Tout compte fait, à ce deuxième niveau du récit, l'intention didactique de l'encadrement semble reprise. Le passage suivant

---

<sup>36</sup> SERMAIN, « Le code du bon goût », p. 894.

<sup>37</sup> C'est suivant ce sentier que la rhétorique progresse à l'époque et se détourne de sa fonction originelle de pragmatisme persuasif. Elle ne vise plus à apprendre à parler de façon éloquente, mais aide à former le goût, apprend à juger de la littérature, à rendre compte de l'esthétique. Voir *Ibid.*, p. 910–911.

tiré des *Mémoires* est censé mettre au point cette poétique novatrice de Prévost sur le roman pédagogique :

Mon premier dessein, en écrivant cette histoire, était de rapporter dans l'occasion la plupart des discours que je lui tenais sur les mœurs et sur les sciences ; j'espérais rendre ainsi mon ouvrage utile à la jeunesse, qui aurait pu trouver des règles et des exemples de conduite dans un livre assez amusant pour se faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs amis que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec et pédant qui accompagne les préceptes. Voyez le sort des voyages de C... . Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentiments, ou quelques réflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître ; et je tâcherai d'éviter tout ce qui pourrait inspirer le dégoût. Ce n'est point un traité de morale que j'écris ; c'est une histoire. Reprenons-en le fil. J'y aurai dans la suite autant de part que le marquis<sup>38</sup>.

C'est donc par ce supplément de matière romanesque, grossie, d'ailleurs, par les histoires insérées, que le roman de Prévost s'éloigne du patronage fénelonien. Se détachant ainsi de l'impératif didactique et moralisant, le romancier dépasse son prédécesseur en concevant dans l'imaginaire un moyen d'expression de l'être humain défini par son émotivité.

L'équivoque de la pédagogie romanesque et l'échec de la persuasion nous amènent à penser que l'intention didactique et rhétorique du roman chez Prévost fait partie du jeu de tromperie : elle aussi se révèle fiction liée aux fictions avouées.

---

<sup>38</sup> PREVOST, *MHQ*, IV, p. 190.